



HISTOIRE MONDIALE/ HISTOIRE GLOBALE

 Geneviève Warland

Un nouveau qualificatif pour l'histoire a le vent en poupe : celui de mondial ou global. La première revue consacrée à ce type d'études a une vingtaine d'années : le *Journal of World History* publié par la *World History Association*, fondée en 1982 par des historiens étatsuniens. Il y a cinq ans, une nouvelle revue a été lancée sous l'égide de la *London School of Economics* et des Presses universitaires de Cambridge: le *Journal of Global History*. Enfin, la revue *Comparativ*, éditée à l'université de Leipzig et engagée dans la voie transnationale depuis le début de sa parution en 1991, a récemment actualisé son sous-titre: les *Leipziger Beiträge zur Universalgeschichte und vergleichenden Gesellschaftsforschung* sont devenus la *Zeitschrift für Globalgeschichte und vergleichende Gesellschaftsforschung*. Du côté français, il n'y a pas (encore) de revue historique portant spécifiquement sur l'histoire mondiale/globale. Exerçant partiellement une telle fonction, le site www.histoireglobale.com, animé par des journalistes de la revue *Sciences humaines* et des chercheurs, offre une plate-forme d'information et de discussion sur ce sujet.

Des programmes de mastères en histoire globale ont été établis dans différentes universités européennes : Amsterdam, Louvain, Leipzig, Vienne, Varsovie, etc. Quant aux associations, un nouveau réseau européen a été créé à l'initiative de Matthias Middell et de ses collaborateurs à Leipzig, l'European Network in Universal and Global History (ENIUGH), lequel tient son troisième Congrès européen en histoire mondiale et globale à Londres en avril 2011 sur le thème : *Connections and Comparisons*.

Comme le rappellent plusieurs publications mentionnées ci-dessus (Conrad/Eckert/Freitag, Stuchtey/Fuchs et Manning), l'histoire mondiale/globale s'inscrit dans une longue tradition remontant à l'antiquité, connue sous le terme d'histoire universelle. Mêlant la philosophie et l'anthropologie à l'histoire, le Siècle des Lumières est souvent cité comme le point culminant du genre. Toutefois, la professionnalisation de l'histoire au cours du dix-neuvième siècle ramenant ses centres d'intérêts vers des objets plus circonscrits, n'a pas tari l'élan pour une étude des sociétés humaines à grande échelle. Même si le terrain était majoritairement occupé par des 'historiens-amateurs', l'histoire universelle ou générale a fait l'objet de publications prestigieuses dans les années 1890-1910. Il suffit de citer l'*Histoire générale* de Lavisser/Rambaud, la *Cambridge History* de Lord Acton ou la *Weltgeschichte* de Pflugk-Harttung, pour mesurer l'ampleur de l'entreprise et son sérieux scientifique.

Certes, les présupposés à partir desquels la nouvelle histoire mondiale/globale est pensée depuis deux décennies diffère de ses avatars du tournant du siècle précédent. Elle a pris congé de l'eurocentrisme et du positivisme (comme foi dans la science et le progrès) qui dominaient alors. En outre, les moyens de recherche dont elle dispose aujourd'hui sont



beaucoup plus nombreux, par la diversification des sources disponibles (archives, sources orales, vestiges archéologiques, données venant des sciences géologiques, climatiques, génétiques, informations astronomiques, etc.) et de ses modes de traitement quantitatif et qualitatif. De même, le développement d'Internet et des transports ont accru et facilité la communication entre historiens de différents pays et continents.

Le nouvel élan donné à l'histoire mondiale et globale se situe dans la seconde moitié du vingtième siècle aux États-Unis. Pour des raisons politiques liées à la guerre froide, elle a été promue dans le cursus universitaire, d'abord comme cours de *Western civilization*, plaçant les démocraties occidentales, et spécialement les États-Unis, au rang de modèle universel de développement. Sous la pression des flux migratoires et des minorités ethniques, elle s'est imposée comme *World History* dans les années 1970. C'est donc aux États-Unis que l'histoire mondiale/globale a connu sa première forme d'institutionnalisation et qu'elle est devenue une discipline à part entière.

Dans ce domaine où l'histoire économique a longtemps tenu le haut du pavé, les noms des pionniers qui ont laissé des ouvrages classiques en la matière reviennent immanquablement: Immanuel Wallerstein avec *The Modern World-System*, et Fernand Braudel avec *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*. Les auteurs qui se reconnaissent comme appartenant à la mouvance actuelle de l'histoire mondiale/globale se démarquent également de ces deux prédécesseurs au sens où, sous les appellations de « systèmes-mondes » ou d'« économies-mondes », ces derniers ont construit des modèles prétendant à l'objectivité. La vision systémique qui caractérise ces modèles a été soumise à différentes critiques mettant en évidence leur réductionnisme économique, un certain déterminisme présupposant ce qu'ils entendent démontrer et un eurocentrisme.

Loin de rester l'apanage des historiens de l'économie, l'histoire mondiale/globale a été conquise par les historiens des idées politiques de même que des cultures et des civilisations. L'échantillon proposé en offre un exemple significatif : mis à part Manning et Vanhaute, les historiens mentionnés ci-dessus font tous partie des deux dernières catégories. En outre, les plus vigoureux promoteurs de l'histoire mondiale/globale, outre-Atlantique et en Europe, sont, pour la plupart, des spécialistes de l'étranger : ainsi Patrick Manning⁽¹⁾, spécialiste de l'Afrique, proposant dans *Parcourir l'histoire. Les historiens créent un passé global* un vaste panorama historiographique en histoire globale ; ainsi Christopher Alan Bayly, spécialiste de l'Inde, et Jürgen Osterhammel, spécialiste de la Chine, tous deux auteurs d'imposantes monographies: *La naissance du monde moderne. 1780-1914* pour le premier et *La métamorphose du monde. Une histoire du 19^e siècle* pour le second. La même remarque s'applique à la génération suivante: tels l'africaniste Andreas Eckert, le japonologue Sebastian Conrad, coauteurs avec l'islamologue, Ulrike Freitag, de l'introduction sur l'histoire globale publié chez Campus.

Dans sa version des deux dernières décennies, l'histoire mondiale se définit comme allant à l'encontre, tant dans l'enseignement que dans la recherche, des visions trop ex-





clusivement centrées sur l'histoire nationale ou occidentale. Elle est « transrégionale, transnationale et transculturelle », selon la définition donnée sur le site de la *World History Association*. Partant, la mise en perspective comme condition d'une compréhension adéquate et approfondie d'une thématique, forme un des présupposés de base de l'histoire globale. Celle-ci échappe, de la sorte, à la spécialisation à outrance.

L'histoire globale apparaît actuellement surtout comme une étude des connexions et des interactions entre sociétés humaines à une échelle où plusieurs continents entrent en jeu, sur une période particulière et/ou dans un domaine spécifique. La mise en avant des idées de connexions et d'interactions est soulignée par tous les auteurs auxquels il est fait référence. « To put it simply, écrit Manning, world history is the story of connections within the global human community ». Associant le point de vue thématique au point de vue méthodologique, Vanhaute propose la définition la plus ramassée et la plus complète : « In its most basic definition, world or global history studies the beginnings, the growth and the changes in human communities from a comparative, interconnected and systemic perspective ».⁽²⁾ L'histoire globale a donc comme objectif, dans sa dimension comparative, de déceler les similitudes et les différences de même que les structures générales. Ce faisant, elle analyse les connexions, interactions, transferts, circulations et conflits entre les sociétés humaines, à partir de cadres à grande échelle, ceux des systèmes politiques, socio-économiques, écologiques et culturels, qui conditionnent les actions humaines et le développement historique.

Sur le plan de l'objet, cela signifie que l'histoire globale ne se satisfait pas d'un ancrage dans des limites géographiques étroites. Non seulement l'histoire de l'impérialisme, du colonialisme, des traites négrières ou des migrations, mais encore l'histoire de l'environnement, l'histoire des maladies et des épidémies, l'histoire de la production, des échanges économiques et des routes commerciales (pour le coton, le café, le sucre, le tabac, etc.), l'histoire des religions, l'histoire de la science et celle de l'historiographie, offrent autant de cadres appropriés à un traitement « global ». Par rapport à cette dernière, Iggers, Wang et Mukherjee proposent un aperçu de son évolution dans plusieurs parties du monde depuis le dix-huitième siècle (l'Europe, le Moyen-Orient, l'Inde, l'Asie de l'Est et du Sud-est), de même qu'une analyse des circulations et transferts d'idées entre ces différentes historiographies. Sous cet angle, la modernisation de l'histoire via sa transformation en une discipline scientifique, n'est pas propre à l'Europe ; elle caractérise tout autant le « reste du monde », certes influencé par le modèle européen. À l'historiographie européenne, le Japon, la Chine, l'Inde et les pays islamiques ont repris certains éléments comme la méthode historique, tout en ignorant ou en refusant d'autres (telle l'idée de progrès en histoire).

Le cadre d'une étude globale peut porter sur ce que l'on définit comme une période particulière de l'histoire. C'est le point de vue de Bayly et d'Osterhammel étudiant chacun le long dix-neuvième siècle par des biais différents. Le premier montre que ce siècle



est travaillé par un mouvement d'uniformisation de l'État, des idéologies politiques, de la vie économique, de la culture et de la religion. Ce mouvement, qui se traduit par des interactions complexes entre ces domaines, ne débouche cependant pas sur une homogénéisation complète des sociétés. Bayly épingle le fait qu'elles sont marquées par la différence, déclinée comme résistance aux changements. Si l'angle d'approche de Bayly concerne essentiellement le nationalisme, l'impérialisme, les idéologies, la religion et les « *bodily practices* » (attitudes vestimentaires, rapport au temps, usage des langues, etc.), celui d'Osterhammel porte sur les migrations, l'économie, l'écologie, la politique internationale et la science. À l'instar de Bayly, il recherche la logique sous-jacente à ces tendances, décrivant les rapports entre les évolutions générales et les variations régionales. Plusieurs traits caractéristiques de l'époque ressortent de son analyse qui vise, d'ailleurs, à réhabiliter le « grand récit » : une théorie du système-monde, le matérialisme historique et l'évolutionnisme sociologique, de même que la centralité de l'Europe dans le monde, par sa force d'innovation et d'entreprise mais aussi par son arrogance et sa volonté de toute-puissance.

La limitation dans le temps peut s'accompagner d'une limitation dans l'espace. S'inscrivant dans la ligne de l'histoire comparative et de l'histoire connectée, divers projets allient le global et le local. Le premier exemple est fourni par une recherche, menée à l'université de Vienne, sur la ville de Manille à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle, époque où les Espagnols y établirent un port, les mettant en contact direct avec les Chinois et les Japonais. La focalisation sur ce moment particulier permet d'étudier aux Philippines les interactions entre ces différents acteurs du point de vue politique, économique, institutionnel et culturel. ⁽³⁾ Une autre recherche, sise à l'université de Gand, étudie la disparition des sociétés agraires sur le long terme (1500-2000) à partir de trois cas : l'Europe occidentale (la mer du Nord), la Chine orientale (le delta du Yang Ze) et le Nord du Brésil. De tels choix chronologiques et géographiques, associant un angle comparatif (trois cas), une approche d'histoire des interconnexions (trois zones) et une dimension systémique (l'intégration dans le système mondial d'économie capitaliste), caractérisent la perspective globale de cette entreprise.

Sur le plan de la démarche et des méthodes, l'histoire globale ne se définit donc pas comme une histoire seulement comparative ; elle est aussi une histoire des connexions et des transferts. Dans sa pratique actuelle, elle n'est pas une histoire totale portant sur l'ensemble des phénomènes humains autour du globe, mais plutôt une histoire qui adopte un point de vue global sur le thème qu'elle étudie. Cet état de choses tient peut-être en partie à son manque de reconnaissance institutionnelle. Vries souligne que la plupart des historiens reconnus comme *global historians*, n'ont pas de chaire définie comme telle, en Europe à tout le moins. L'histoire globale ne correspond pas, en effet, aux critères traditionnels de la profession qui reposent sur la connaissance intime d'un champ défini sur la base de l'analyse critique de ses sources et de la littérature secondaire. Un tel travail de première main semble difficilement réalisable pour un historien du global. Comme le





reconnaissent Bayly et Osterhammel, leur monographie consiste surtout en une synthèse de synthèses, laquelle est redevable à d'autres historiens du recueil méthodique et critique des informations. Ceci dit, les exigences scientifiques en matière d'écriture globale de l'histoire sont très élevées: « what can not be doubted is that a broad erudition covering different societies, judgement and as a rule knowledge of more than one discipline are required [...] ».⁽⁴⁾

De telles exigences amènent à penser que l'histoire globale offre un cadre privilégié pour un travail non plus de soliste, mais d'équipe. Comme l'exprime Georges Riello, « [...] si je veux écrire une histoire du coton, le point de départ ne peut pas être l'inépuisable océan des archives ni même la bibliothèque qui encombre mon bureau. Le point de départ n'est pas dans les travaux des autres mais simplement chez les autres. [...] L'histoire globale se développe en fait à travers le dialogue que les chercheurs peuvent nouer entre eux ; chacun puise dans son bagage de souvenirs, ses souvenirs de lecture » ⁽⁵⁾ Au niveau de sa démarche et de ses méthodes, l'histoire globale a tendance à se définir comme un lieu de collaboration non plus seulement entre historiens spécialistes de différents pays, régions, continents et/ou domaines, mais entre historiens et scientifiques (économistes, botanistes, zoologues, climatologues, géographes, ingénieurs, médecins, etc.). De manière quelque peu provocatrice, Riello suggère que le prototype de l'historien du mondial/global ne sera plus le chercheur isolé, lecteur solitaire d'archives et de documents, mais le « dialogueur », avide de contacts avec les représentants d'autres domaines, participant à des séminaires interdisciplinaires et « [...] 'emprunt[ant]' en quelque sorte son savoir à un collègue connaisseur ».⁽⁶⁾

Ce bref aperçu sur les questions générales, les méthodes et les présupposés de l'histoire globale s'est intéressé exclusivement à la production européenne et anglo-saxonne et non à des ouvrages venant d'Afrique ou d'Asie. S'il est vrai, selon plusieurs auteurs, que l'Occident domine encore l'agenda en histoire globale en raison du financement de la recherche notamment, une dynamique, dont les présentations de Conrad, Eckert et Freitag ainsi que d'Iggers et cie rendent compte, est à l'œuvre dans ce domaine sur d'autres continents.

Quel intérêt y a-t-il à adopter une perspective globale sur l'histoire ? Au vu de ce qui a été présenté, il est clair qu'elle permet à l'historien-chercheur d'élargir son horizon tant par rapport à son champ d'étude qu'à sa méthodologie et à l'ouverture sur d'autres disciplines. L'histoire globale se présente comme une manière de penser et de réfléchir visant à développer de nouveaux « vocabulaires » et des concepts communs aux historiens à l'échelle de la planète. Elle plaide pour une histoire réflexive problématisant à la fois son objet et son approche et prenant conscience de ses présupposés. En ce sens, elle rejoint les postulats de l'histoire comparative et de l'histoire connectée, mais aussi de l'histoire croisée et de l'histoire transnationale. De surcroît, l'histoire globale invite à dépasser non seulement le « nationalisme méthodologique », comme les autres approches citées, mais encore l'euro-



centrisme, en intégrant une dimension non-européenne à son cadre d'étude. Au niveau de l'enseignement, l'histoire mondiale/globale permet d'accroître la connaissance des autres sociétés et d'étudier l'activité humaine dans ses interactions avec son environnement (naturel, économique, social, etc.), au plan local et national, mais aussi régional et intercontinental. En outre, elle soutient l'acquisition de compétences analytiques et synthétiques, lesquelles peuvent contribuer à mieux comprendre le présent.

Quels sont les dangers et les écueils à éviter dans la pratique de l'histoire globale? Certains soulignent l'idée selon laquelle il ne faut pas absolutiser l'histoire mondiale/globale en proposant une nouvelle généalogie aux processus actuels de globalisation, laquelle relativiserait, par exemple, l'importance des réseaux économiques régionaux (entre différents pays contigus ou proches) au profit d'échanges plus lointains. D'autres insistent sur le fait que la recherche multipolaire sur le capitalisme mondial ne peut faire oublier l'impact de l'impérialisme européen. D'autres encore rappellent que l'histoire globale est une manière de penser et d'écrire l'histoire, qui ne doit pas s'instituer en métarécit exclusif de l'histoire au vingt-et-unième siècle. Affaire à suivre, donc ...

Vries, P., Global History, *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, 20/2, 2009.

Douki, C., Minard, P., Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ?, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-4bis, 2007.

C. A. Bayly, *The Birth of the Modern World 1780-1914*, Malden, MA, Blackwell, 2004.

S. Conrad, A. Eckert, U. Freitag, *Globalgeschichte*, Frankfurt/Main, New York, Campus, 2007.

G. G. Iggers et Q. E. Wang avec la collaboration de S. Mukherjee, *A Global History of Modern Historiography*, Harlow, Pearson Longmann, 2008.

P. Manning, *Navigating World History. Historians Create a Global Past*, New York, Palgrave Macmillan, 2003.

J. Osterhammel, *Die Verwandlung der Welt. Eine Geschichte des 19. Jahrhunderts*, München, Beck, 2009.

B. Stuchtey et E. Fuchs (éd.), *Writing World History 1800-2000*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

E. Vanhaute, *Wereldgeschiedenis. Een inleiding*, Gent, Academia Press, 2008.

1. Manning est également président du *World History Network* qui offre un ensemble de ressources électroniques destinées à l'enseignement et à la recherche en histoire mondiale. Voir <http://www.worldhistorynetwork.org/>.

2. Vries, P., Global History, *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, 20/2, 2009, p. 24.

3. Vries, P., Global History, *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, 20/2, 2009.

4. Vries, P., Global History, *Österreichische Zeitschrift für Geschichtswissenschaften*, 20/2, 2009, p. 15.

5. Douki, C., Minard, P., Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ?, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-4bis, 2007, pp. 27-28.

6. Douki, C., Minard, P., Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ?, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-4bis, 2007, p. 30.